Laura Bellini

Nous avons raté notre propre train

Tous les chemins ne mènent pas dans la même direction



Nous avons raté notre propre train

Tous les chemins ne mènent pas dans la même direction

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901335

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Le prix du dernier voyage 12
Chapitre 2 - Entre les horaires et le désir 25
Chapitre 3 - Là où s'arrête la carte 38
Chapitre 4 - Ce qui ne figure pas sur les horaires 50
Chapitre 5 - Le droit de refuser 63
Chapitre 6 - Un instant hors des horaires 76
Chapitre 7 - Entre l'intimité et la vérité 88
Chapitre 8 - De l'autre côté des voies 101
Chapitre 9 - Le dernier voyage avant le silence 115
Chapitre 10 - Quand nous cessons de compter les kilomètres 128
Chapitre 11 - L'intimité a ses limites 141
Chapitre 12 - Le document manquant 155
Chapitre 13 - Quand le silence devient une décision 169
Chapitre 14 - La vérité qu'il faut mériter 180
Chapitre 15 - La signature au bas de la décision 192
Chapitre 16 - Un quai sans adieux 205
Chapitre 17 - De ma propre voix 215
Chapitre 18 - Le prix de la révélation 226
Chapitre 19 - Tous les chemins vers la vérité 240
Chapitre 20 - Le train que nous avons pris à temps 253

INTRO

Le train devait partir à sept heures quarante-deux. À sept heures trente-neuf, je me tenais sur le quai, un gobelet de café au couvercle qui fuyait à la main, et je fixais le panneau d'affichage électronique comme si la seule force de mon regard pouvait contraindre les chiffres à se montrer un peu plus arrangeants.

Depuis trois ans, je n'avais raté aucun train. Non pas parce que j'étais particulièrement ponctuelle. J'avais simplement appris à me ménager une marge de sécurité. Vingt minutes pour une correspondance, une journée supplémentaire pour les retards imprévus, un plan de secours au cas où le premier se révélerait impossible. Dans mon métier d'autrice de guides de voyage, cette prudence passait pour du professionnalisme. Dans ma vie privée, mon amie Marta appelait cela une peur des surprises élégamment emballée.

Ce matin-là, à Coire, en Suisse, ma marge de sécurité se réduisait à trois minutes.

— Attention, madame.

Une voix masculine retentit juste derrière moi. Je ramenai mon coude, mais trop tard. Le gobelet bascula dangereusement et un filet de liquide brun coula sur mon poignet. Je jurai entre mes dents.

L'homme qui avait failli me bousculer s'arrêta un demi-pas plus loin. Il portait un manteau sombre, avait les cheveux légèrement ébouriffés et une sacoche en cuir en bandoulière. Il avait l'air de quelqu'un qui avait déjà bu son café et n'avait aucune intention de s'excuser auprès du monde entier d'exister.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ? demanda-t-il.

— À part le fait que je viens de perdre la moitié de mon petit déjeuner ?

Il baissa les yeux vers mon gobelet.

— Il vous reste l'autre moitié.

— Un optimiste.

— Plutôt un homme attaché aux faits.

J'avais envie de lui répondre quelque chose d'aussi désagréable, mais un coup de sifflet retentit à cet instant. Je tournai la tête. Près de la porte de la dernière voiture, le contrôleur levait le bras.

Je me mis à courir.

L'homme partit en même temps que moi.

Nous atteignîmes la voiture au moment précis où les portes commençaient à se refermer. J'appuyai sur le bouton, tout en sachant que cela ne changerait plus rien. Dans la vitre, j'aperçus mon reflet : des mèches sombres s'échappant de ma coiffure, une écharpe rouge de travers sur mon épaule et une expression d'incrédulité que je n'aurais même pas su décrire convenablement dans mon journal de voyage le plus sincère.

Le train eut un soubresaut.

Puis il partit.

Pendant quelques secondes, nous n'entendîmes plus que le cliquetis métallique des roues et le léger souffle du vent qui s'engouffrait entre les bâtiments de la gare.

— Eh bien, magnifique, dis-je.

— Je reconnais qu'il est difficile d'appeler cela un début réussi.

Je me tournai vers lui.

— Si vous ne m'aviez pas…

— Sans moi, vous seriez encore devant le panneau des horaires, votre café à la main. Je vous ai vue y rester au moins deux bonnes minutes.

— Vous m'observiez ?

— J'observais le panneau au-dessus de votre tête. Mais je dois reconnaître que votre discussion avec votre montre était plus intéressante.

Je n'aurais pas dû sourire. Je le fis pourtant, brièvement, malgré mon irritation.

L'homme le remarqua. Il n'en profita pas pour ajouter une nouvelle pique, ce qui m'agaça encore davantage.

Je sortis mon téléphone et ouvris mon planning enregistré. Première journée consacrée à la documentation d'une ligne ferroviaire de montagne qui devait fermer à la fin de la saison. Trois gares, deux entretiens, une série de photographies et le dernier service encore disponible sur le tronçon le plus pittoresque. Tout avait été organisé à l'avance, payé et confirmé. Dans un mois, la rédaction attendrait de moi un dossier terminé pour un nouveau guide, et j'avais bien l'intention de prouver qu'après mon départ d'une grande maison d'édition, j'étais capable de mener des projets ambitieux sans avoir besoin qu'on me prenne par la main.

À présent, la première étape de mon programme s'éloignait en direction des montagnes.

— Le prochain est dans une heure et vingt minutes, annonça l'homme en consultant son téléphone. Mais il ne suivra pas le même itinéraire.

Je le regardai plus attentivement.

— Comment le savez-vous ?

— Je travaille sur les tracés ferroviaires.

— Vous êtes contrôleur ?

— Concepteur.

Il avait dit cela sans la moindre vantardise. Comme si concevoir des lignes traversant les montagnes était aussi ordinaire que de choisir son pain au petit déjeuner.

— Alors vous pourrez peut-être m'expliquer pourquoi les horaires ont été modifiés il y a deux jours alors que l'ancien horaire de correspondance figurait toujours sur le site du transporteur.

Son expression devint sérieuse.

— Je peux vous donner plusieurs raisons. Elles ne vous plairont pas toutes.

Il sortit de sa sacoche une feuille pliée portant des indications techniques. J'y distinguai le schéma d'une ligne traversant une vallée, plusieurs points rouges et une petite mention relative à l'évaluation de différents scénarios d'exploitation. Avant que je puisse en lire davantage, il glissa le document sous un carnet.

— Vous allez à Bergün ? demanda-t-il.

— Entre autres.

— Dans ce cas, nous risquons d'avoir le même problème.

— Nous ?

— J'ai raté ce train, moi aussi.

— Ça, je l'avais remarqué.

Il sourit pour la première fois franchement. Ni largement ni ostensiblement. Juste assez pour que la sévérité de son visage cède la place à quelque chose de bien plus dangereux pour ma tranquillité : un amusement sincère.

— Hubert Maj, se présenta-t-il en me tendant la main.

Je n'hésitai qu'un instant.

— Izabela Markiewicz.

Sa main était chaude, sa poignée ferme, mais brève. Il me lâcha avant même que je songe à retirer la mienne.

— Markiewicz… Vous écrivez des guides de voyage ?

— Ça m'arrive.

— J'ai lu votre article sur les voyages sans voiture en Basse-Silésie.

Il me prit au dépourvu. Cet article était l'un des textes les plus personnels que j'avais publiés. Je n'y décrivais pas seulement des liaisons et des sites touristiques. J'y parlais de petites gares où les gens se saluaient par leur prénom, et de cette idée que tous les endroits n'avaient pas besoin d'une autoroute pour mériter une visite.

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— Que vous pardonnez un peu trop facilement leurs retards aux compagnies ferroviaires.

Je laissai échapper un rire.

— Vous venez de perdre toute chance d'avoir une conversation agréable avec moi.

— Mais j'ai aimé votre phrase sur le fait qu'à travers la fenêtre d'un train, on voit des choses qu'un automobiliste n'a pas le temps de remarquer.

Je ne répondis pas immédiatement. Il se souvenait d'une phrase que j'avais écrite tard un soir, seule dans mon appartement de location, en me demandant si quelqu'un lisait encore des récits de voyage pour le simple plaisir de voyager.

Hubert regarda les voies désormais désertes.

— Si vous tenez vraiment à documenter cette ligne, il existe une autre liaison. Plus lente, avec une correspondance et un court trajet en bus. Vous pourrez arriver avant midi.

— Vous allez là-bas, vous aussi ?

— Oui. J'ai plusieurs points à vérifier sur le terrain.

— Une coïncidence ?

— Disons plutôt que le monde est assez petit. Surtout quand on y ferme les lignes les unes après les autres.

Sa dernière phrase avait une tonalité différente. Plus basse, dépourvue de l'aisance qu'il avait montrée jusque-là. Pendant un instant, il contempla les montagnes comme s'il savait à leur sujet quelque chose qu'il ne voulait pas encore révéler.

Je pouvais acheter un nouveau billet, trouver une correspondance et poursuivre seule. C'était exactement ainsi que j'organisais tous mes voyages. Je n'avais pas besoin d'un inconnu, même s'il possédait une voix qu'on aurait volontiers écoutée pendant des heures et des connaissances capables de sauver ma journée.

J'ouvris l'application. L'itinéraire qu'il venait de proposer existait bel et bien, mais il nécessitait un changement dans une petite gare dont je n'avais jamais entendu le nom.

— Je vais me débrouiller, dis-je.

— Je n'en doute pas.

Il n'essaya pas de me convaincre. Il inclina simplement la tête et se dirigea vers le passage souterrain.

Je le regardai s'éloigner d'un pas tranquille. Son manteau sombre bougeait sous l'effet du vent et sa sacoche en cuir battait doucement contre sa hanche. Il ne se retourna pas.

C'est alors que mon téléphone sonna.

Un message de mon éditrice apparut à l'écran : « Iza, urgent. L'exploitant vient de confirmer que l'accès à certains arrêts sera restreint plus tôt que prévu. Si tu ne recueilles pas les informations maintenant, il risque d'être trop tard ensuite. »

Je le lus deux fois. Pendant un instant, j'eus l'impression que le quai étroit s'était encore rétréci et que les montagnes entourant la vallée s'étaient rapprochées.

Je relevai les yeux. Hubert était déjà près des escaliers.

— Monsieur Maj !

Il s'arrêta.

— Ce bus ! lançai-je. Vous êtes sûr qu'on arrivera à temps ?

— Non, répondit-il. Mais je connais un moyen d'augmenter nos chances.

Il se retourna complètement et attendit.

Je rangeai mon téléphone, remis mon écharpe en place et me dirigeai vers lui. Je ne savais pas encore si j'allais lui faire confiance. Je savais seulement que, pour la première fois depuis très longtemps, mon programme soigneusement préparé avait cessé d'être la chose la plus importante au monde.

Quand je m'arrêtai à côté de Hubert, il ne m'indiqua pas le chemin. Il se contenta de demander :

— Prête ?

Je regardai son visage, puis les escaliers qui descendaient sous les voies.

— Pour le voyage ? Oui.

— Et pour un changement de programme ?

Je ne répondis pas.

Car comment aurais-je pu savoir ce qui me faisait le plus peur : rater un autre train ou découvrir que, cette fois, j'avais réellement envie de partir quelque part avec un inconnu ?

Chapitre 1 - Le prix du dernier voyage

Le bus sentait la laine mouillée, le café de distributeur automatique et quelque chose d'agrume, probablement le produit utilisé pour nettoyer les sièges. Derrière les vitres défilaient des versants couverts de sapins sombres, dominés par des montagnes dont les sommets disparaissaient dans les nuages bas. J'étais assise près de la fenêtre, mon appareil photo posé sur les genoux et mon carnet ouvert. Hubert avait pris place de l'autre côté de l'allée, laissant entre nous une distance que je n'avais pas besoin de défendre. Pourtant, toutes les quelques minutes, je détournais les yeux du paysage pour vérifier ce qu'il faisait. Il consultait des documents sur sa tablette, agrandissait parfois une partie de la carte, puis inscrivait quelques notes avec son stylet. Contrairement à moi, il n'avait pas regardé l'heure une seule fois.

— Ça ne vous énerve pas d'être en retard ? finis-je par demander.

Il releva la tête.

— Nous sommes en retard pour un train qui est déjà parti. Nous aurons encore le temps d'attraper le suivant.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je sais. Mais je soupçonne que la véritable réponse ne vous satisfera pas davantage.

Je refermai mon carnet.

— Essayez toujours.

— Tout ce qu'on manque n'est pas forcément perdu.

Il avait prononcé ces mots calmement, sans chercher le moins du monde à leur donner une signification profonde. C'était précisément pour cette raison que je restai un instant sans savoir quoi répondre. Je n'aimais pas les gens capables de désamorcer en une seule phrase une irritation soigneusement entretenue. J'aimais encore moins constater que Hubert n'avait manifestement pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour y parvenir.

— Vous avez quarante ans ou quatre-vingts ? demandai-je.

— Quarante. Pourquoi ?

— Parce que vous parlez comme un homme qui s'est déjà réconcilié avec toutes les déceptions du monde.

Il sourit, mais quelque chose de plus grave traversa cette fois son visage.

— Avec la plupart. Pour le reste, j'y travaille encore.

Le bus ralentit à l'approche d'un virage serré. À travers la vitre, j'aperçus un viaduc de pierre qui traversait la vallée plusieurs dizaines de mètres au-dessus de la rivière. Je saisis mon appareil photo, mais avant même d'avoir réglé la mise au point, l'ouvrage disparut derrière un rideau d'arbres.

— Merde.

— C'est le viaduc de Landwasser, précisa Hubert. Vous le verrez beaucoup mieux depuis le train.

— Celui que j'ai raté ?

— Le suivant. À condition que vous cessiez de vouloir tout photographier à travers les vitres du bus.

Je lui lançai un regard qui aurait dû mettre un terme à la conversation. Au lieu de cela, Hubert se leva, s'approcha de

moi et désigna du doigt un petit point sur la carte de mon carnet.

— Ici. Si vous y allez demain matin, la lumière viendra du côté de la vallée. Dix minutes après le lever du soleil, vous pourrez prendre une photo qu'aucun passager ne réussira depuis son wagon.

Je regardai l'endroit indiqué.

— Il n'y a pas d'arrêt là-bas.

— Un sentier part de la route de service.

— Il est accessible au public ?

— Jusqu'au belvédère, oui. Pas au-delà.

Je n'aimais pas qu'il ait réponse à toutes mes questions. J'aimais encore moins le fait que son conseil soit excellent.

— Merci, dis-je à contrecœur.

— Je vous en prie.

Il retourna à sa place comme s'il n'attendait aucune suite à notre échange. Quant à moi, je passai les minutes suivantes à me demander pourquoi j'avais remarqué qu'il sentait le cèdre et l'air frais.

Nous arrivâmes à Filisur avant dix heures. Le bus s'arrêta non loin d'une petite gare entourée de montagnes. L'air était plus vif qu'à Coire et le soleil peinait à percer les nuages. Quelques personnes seulement attendaient sur le quai. Au loin, on entendait le bruit métallique caractéristique des wagons manœuvrant sur une voie voisine.

Hubert descendit le premier, mais ne chercha pas à s'emparer de mes bagages. Il ne s'arrêta qu'en remarquant que je consultais mes messages.

Mon éditrice venait de m'envoyer de nouvelles informations. L'exploitant local avait avancé le calendrier des restrictions. Certains arrêts devaient être retirés du service plus tôt que prévu initialement. Mon reportage cessait d'être un simple récit de voyage. Il devenait un témoignage sur des lieux qui risquaient bientôt de disparaître des horaires ferroviaires.

— Il y a un problème ? demanda Hubert.

— Les dates ont changé. J'ai moins de temps que prévu.

Je sortis la liste imprimée des arrêts et la dépliai sur un banc. Hubert jeta un coup d'œil à la feuille, mais ne se pencha pas dessus sans invitation.

— Je peux ? demanda-t-il.

J'envisageai un instant de refuser. Puis je lui tendis la liste.

Il la parcourut rapidement. Son doigt s'immobilisa sur le troisième nom.

— Vous risquez de ne pas pouvoir documenter cet endroit à temps.

— Pourquoi ?

— L'accès au quai est restreint pendant les travaux d'entretien. Des mesures y seront effectuées dans les prochains jours.

— Comment le savez-vous ?

— Je participe à l'analyse technique de cette ligne.

C'était la première réponse qui éveillait véritablement ma curiosité.

— Vous travaillez donc pour l'exploitant ?

— Pour une équipe de conception qui collabore avec le gestionnaire de l'infrastructure.

— Et vous êtes ici pour le travail ?

— Oui.

Je ressentis cette pointe familière de prudence professionnelle. L'homme que je considérais encore une heure auparavant comme un simple compagnon de voyage avait accès à des informations concernant précisément la ligne sur laquelle je travaillais.

— Qu'est-ce que vous concevez exactement ?

— Des schémas de desserte. Des modernisations. Différents scénarios d'utilisation des lignes existantes. Parfois aussi des solutions pour les lignes dont l'entretien devient de plus en plus difficile.

— Y compris leur fermeture ?

Hubert me regarda attentivement.

— Concevoir des lignes et prendre des décisions sur leur avenir sont deux choses différentes.

— Mais l'une influence l'autre.

— Évidemment.

Il ne chercha pas à le nier. Sa franchise était à la fois séduisante et insuffisante. Je repliai ma carte, consciente que notre conversation venait de cesser d'être un échange innocent entre deux voyageurs.

— J'écris sur les gens qui utilisent ces liaisons, expliquai-je. Pas seulement sur les paysages. Je veux montrer ce que la fermeture d'une ligne signifie réellement pour les localités qu'elle traverse.

— Dans ce cas, vous devriez également consulter les données relatives à la sécurité et aux coûts.

— À condition qu'elles soient fiables.

— Les données peuvent être fiables et donner lieu à des interprétations différentes.

— Une distinction bien commode.

— Une distinction nécessaire.

Nous nous observâmes quelques instants en silence. Il avait les yeux gris foncé et de fines rides aux tempes. Il ne semblait pas être un homme habitué à faire facilement des concessions. Je n'avais pas non plus l'intention d'en faire.

— Dites-moi encore une chose, repris-je. Si vous deviez choisir entre préserver une ligne pittoresque et la fermer pour des raisons économiques, que choisiriez-vous ?

— Je commencerais par vérifier si ce sont réellement les deux seules possibilités.

Sa réponse me surprit.

— Et si c'était le cas ?

— Alors il faudrait que je sache qui supporterait les conséquences de chacune.

— Cela paraît raisonnable.

— Vous dites cela sur un ton qui laisse penser que le bon sens est un défaut de caractère.

— Parfois, c'en est un. Surtout lorsqu'il sert à justifier des décisions que personne ne veut assumer.

Son visage demeura immobile un instant.

— Sur ce point, il m'est difficile de vous donner tort.

Un employé des chemins de fer, vêtu d'un gilet réfléchissant, sortit d'un bâtiment voisin. En apercevant Hubert, il leva la main.

— Herr Maj ! Die Unterlagen sind angekommen.

Hubert lui répondit en allemand, brièvement et avec précision. L'homme désigna la porte d'un local technique, puis tourna les yeux vers moi.

— Vous faites également partie de l'équipe ?

— Non, répondis-je avant que Hubert ait pu ouvrir la bouche. Je travaille de manière indépendante.

L'employé hocha la tête et s'éloigna.

— C'est important ? demanda Hubert.

— Très.

— Bon à savoir.

Sa réaction paisible me priva d'un argument que je n'avais même pas encore eu le temps de formuler.

Le train régional arriva vingt minutes plus tard. Cette fois, je montai sans me presser et m'installai près d'une grande baie panoramique. Hubert prit place deux rangées plus loin. Nous n'en avions pas discuté ; chacun avait simplement choisi son propre espace.

Lorsque le train démarra, le paysage s'ouvrit devant nous avec une telle soudaineté que j'en oubliai mon téléphone. Les rails longeaient le flanc de la montagne. En contrebas s'étendait une vallée traversée par le ruban argenté d'une rivière, tandis que, de l'autre côté, se dressaient de claires parois calcaires. Les rares maisons ressemblaient à des jouets éparpillés sur les pentes vertes.

Je prenais des photographies, notais les noms des villages et enregistrais de courts fragments sonores. Le rythme caractéristique des roues sur les raccords des rails, le murmure discret des conversations, le claquement des portes qui s'ouvraient. Je voulais conserver autre chose que des images. Le son d'un lieu pouvait faire resurgir un souvenir avec davantage de précision qu'une photographie.

Dans une petite gare, une femme âgée descendit avec un panier de provisions. Le contrôleur l'aida à le poser sur le quai. Avant que le train reparte, elle fit signe à quelqu'un qui se trouvait à la fenêtre du bâtiment situé de l'autre côté des voies.

Je ne pris la photo qu'après m'être assurée de ne pas cadrer son visage.

— C'est précisément pour cela que ce serait dommage de perdre de tels endroits.

Hubert se tenait à côté de mon siège. Je ne l'avais pas entendu approcher.

— Parce que les gens se connaissent ? demanda-t-il.

— Parce que le chemin de fer fait ici partie de la vie quotidienne. Ce n'est pas une attraction touristique.

— Pour certains, effectivement.

— Et pour les autres ?

— Pour les autres, c'est une infrastructure coûteuse qui nécessite un entretien onéreux.

Je me tournai vers lui.

— Vous êtes obligé de tout ramener à des tableaux ?

— Non. Mais vous ne pouvez pas non plus tout réduire à une seule image émouvante.

Ses paroles touchèrent un point que je défendais avec une détermination particulière. Depuis des années, je luttais contre l'idée que les articles de voyage devaient être uniquement beaux. Qu'un coucher de soleil, quelques cafés pleins de charme et un titre accrocheur suffisaient. Moi, je voulais décrire des lieux réels, même lorsque leur quotidien ne trouvait pas sa place dans une brochure colorée.

— Vous ne connaissez pas ma façon de travailler, répliquai-je.

— Je connais un de vos articles.

— Cela ne suffit pas.

— Dans ce cas, je serais ravi d'en découvrir davantage.

Il avait dit cela si naturellement que je mis quelques secondes à percevoir le double sens de ses paroles. Hubert semblait l'avoir remarqué lui aussi, car le coin de sa bouche se souleva légèrement.

— De vos travaux, précisa-t-il.

— Bien entendu.

— Même si votre argumentation me paraît également intéressante.

Cette fois, je souris sans chercher à me retenir.

Le train s'engagea sur un viaduc de pierre. À travers la fenêtre, je découvris une vallée profonde, puis la courbe caractéristique des rails qui menaient directement à un tunnel creusé dans la roche. La lumière changea brusquement, faisant apparaître nos silhouettes dans le reflet de la vitre.

Pendant un bref instant, je nous vis tous les deux. Moi, l'appareil photo devant le visage, et lui, debout à côté de moi, légèrement penché pour ne pas me cacher la vue.

Nous avions presque l'air de nous connaître depuis longtemps.

Cette pensée surgit sans prévenir, et je la chassai aussitôt.

À Bergün, un homme avec qui j'avais rendez-vous m'attendait : le propriétaire d'une petite pension. Je disposais de quarante minutes avant de devoir reprendre un train. Hubert descendit lui aussi, mais se dirigea vers le bâtiment technique situé à l'extrémité du quai.

— On se revoit ? demanda-t-il.

— Cela dépend. Vous comptez encore remettre en question mes méthodes de travail ?

— Seulement si je trouve une bonne raison de le faire.

— Dans ce cas, nous nous reverrons probablement.

Il inclina la tête. Pendant un instant, il sembla vouloir ajouter quelque chose, puis finit par s'éloigner.

L'entretien se déroula dans une petite salle à manger qui sentait le pain frais. Le propriétaire de la pension, monsieur Reto, me parla des touristes qui arrivaient en train simplement pour se promener dans le village et boire un café. Il évoqua également les travailleurs saisonniers, les jeunes qui se rendaient à l'école et les habitants âgés pour qui le bus était beaucoup moins pratique.

— Ils nous montrent des chiffres, dit-il à un moment. Combien de voyageurs, quels coûts, combien de réparations sont nécessaires. Mais quand je demande comment ma mère pourra aller chez le médecin en hiver, personne n'est capable de me répondre.

Je notai ses paroles avec exactitude.

— Qui vous présente ces chiffres ?

— Les gens du projet. Ils sont venus ici au printemps. Ensuite, ils nous ont envoyé des documents.

— Je pourrais les voir ?

Reto hésita.

— Je n'ai pas la version complète. Seulement un résumé.

Il sortit plusieurs feuilles d'un tiroir. La première présentait une comparaison des différents scénarios envisageables pour l'avenir de la ligne. L'un d'eux était désigné comme recommandé, mais les annexes détaillées n'étaient pas jointes.

Je photographiai les documents après avoir obtenu son autorisation.

— Vous avez parlé avec leurs auteurs ? demandai-je.

— Avec plusieurs personnes. Je me souviens d'une femme qui prenait énormément de notes. Et d'un homme qui posait des questions sur l'entretien des voies en hiver. Je ne me rappelle pas leurs noms.

Avant de partir, je promis de lui envoyer l'article terminé. Je m'arrêtai encore sur le seuil en entendant sa voix derrière moi.

— Madame Markiewicz ? N'écrivez pas seulement à quel point c'est beau ici.

Je me retournai.

— Ce n'est pas mon intention.

Quand je revins à la gare, Hubert se tenait près du panneau d'information et parlait au téléphone. Il s'exprimait en polonais, d'une voix basse et ferme.

— Nous ne pouvons pas traiter tous les tronçons de la même manière. Les données saisonnières ne montrent pas toute la charge réelle.

Il m'aperçut et mit fin à sa conversation.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Je viens d'entendre quelque chose qui ne figure pas dans la présentation officielle de cette ligne.

— C'est généralement la partie la plus intéressante du travail.

Je le regardai.

— Vous le savez aussi ?

— Quoi, précisément ?

— Que les chiffres ne montrent pas toujours comment les gens vivent réellement.

Il me fixa un instant sans sourire.

— Je le sais.

Il y avait dans sa voix quelque chose que je ne parvenais pas encore à identifier.

— Dans ce cas, vous devriez peut-être m'aider, dis-je avant d'avoir eu le temps d'envisager toutes les conséquences.

Il haussa les sourcils.

— À quoi ?

— À comprendre cette ligne. Pas seulement comme un paysage, ni seulement comme un projet technique. Je veux savoir ce que je ne vois pas.

Hubert consulta sa montre, puis regarda les portes du train qui se refermaient derrière le dernier passager.

— Je peux le faire, répondit-il. Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous ne partiez pas du principe que toute solution technique est forcément l'ennemie des habitants de cette région.

Je l'observai pendant quelques secondes.

— Et vous, vous ne partirez pas du principe que chaque histoire humaine n'est qu'une anecdote impossible à faire entrer dans un tableau.

Il sourit lentement.

— C'est un accord équitable.

Nous ne nous serrâmes pas la main. Ce n'était pas nécessaire.

Nous étions face à face sur un petit quai alpin, tandis qu'un train s'éloignait vers le tunnel. Je savais que je venais d'accepter quelque chose qui, le matin même, ne figurait à aucune ligne de mon programme.

Et que, cette fois, il ne s'agissait pas seulement du voyage.

Chapitre 2 - Entre les horaires et le désir

Le lendemain matin, je fus réveillée par le son des cloches de l'église et l'odeur du café qui montait du rez-de-chaussée de la pension. Pendant un instant, je ne sus plus où je me trouvais. Le plafond en bois, les lourds rideaux et la vue sur les sommets enneigés derrière la fenêtre me rappelèrent que, la veille au soir, j'avais décidé de rester à Bergün au lieu de retourner dans mon hôtel, plus grand, à Coire.

Il était six heures vingt. Sur la petite table reposait mon carnet rempli de questions, et à côté, mon téléphone affichait un message de Hubert.

« Le belvédère sera accessible à partir de sept heures. Si vous voulez prendre vos photos avant l'arrivée des nuages, mieux vaut partir tôt. Nous ne sommes pas obligés d'y aller ensemble. »

Je relus le message deux fois.

La dernière phrase lui ressemblait. Hubert savait proposer son aide sans exiger de reconnaissance en retour. Il n'insistait pas, ne demandait pas si j'étais d'accord et n'essayait pas de se servir de ses connaissances pour orienter mes décisions.

Je répondis : « J'y serai à sept heures. Mais si vous recommencez à me faire un exposé sur les coûts d'entretien des infrastructures, je vous abandonne dans les montagnes. »

Sa réponse arriva presque aussitôt.

« J'accepte le risque professionnel. »

Je souris à mon écran avant de me rappeler que j'avais trente-six ans, un contrat important à honorer et très peu de temps à consacrer aux hommes rencontrés par hasard dans une gare.

Devant la pension, le froid me saisit immédiatement, traversant le tissu de mon manteau. Hubert se tenait quelques mètres plus loin, appuyé contre un petit mur de pierre. Il portait une veste sombre, un pull gris et tenait un thermos à la main. En me voyant, il se redressa.

— Bonjour.

— Ça dépend pour qui. Il est sept heures du matin.

— En montagne, c'est déjà tard.

— À Varsovie, à cette heure-ci, les gens font encore semblant de ne pas entendre leur réveil.

— Vous aussi ?

— Moi, je négocie avec lui.

Il me tendit un second gobelet de café. J'hésitai.

— Comment avez-vous su ?

— Hier, vous avez bu deux cafés avant midi. Le premier, en partie sur votre propre poignet.

— C'est un niveau de précision assez inquiétant.

— J'ai une bonne mémoire pour les choses qui provoquent des retards.

Je pris le gobelet. Le café était fort, amer et exactement comme je l'aimais.

Nous empruntâmes le sentier qui montait au-dessus du village. Le petit gravier crissait sous nos chaussures et l'air sentait la terre humide et le bois. Hubert marchait à côté de moi, adaptant son allure sans en faire toute une histoire. De

temps à autre, il me montrait des éléments de l'infrastructure ferroviaire visibles entre les arbres, mais il ne m'assommait pas de détails.

Après une quinzaine de minutes, nous atteignîmes un endroit d'où l'on distinguait la courbe des rails, le viaduc de pierre et la vallée qui s'étendait loin en contrebas.

Je m'arrêtai.

La lumière était extraordinaire. Le soleil commençait à peine à traverser les nuages, éclairant certaines parties des versants d'une douce lueur dorée. Le train devait apparaître dans une quinzaine de minutes. J'installai mon trépied, vérifiai l'exposition et choisis mon cadrage.

Hubert s'assit sur une pierre à proximité.

— Vous n'allez faire aucun commentaire ? demandai-je.

— Sur quoi ?

— Sur le fait que j'installe mon appareil photo sans respecter les principes de l'ingénierie.

— Je ne m'y connais pas suffisamment en photographie pour prétendre être un expert.

Je le regardai avec une certaine admiration.

— C'est une qualité rare.

— Reconnaître ce qu'on ignore ?

— Surtout chez les hommes.

Il rit doucement.

— J'ai quarante ans. J'ai eu le temps d'apprendre qu'on n'est pas obligé d'avoir réponse à tout.

— Et qu'avez-vous appris d'autre ?

Il réfléchit un instant.